

Julian de AJURIAGUERRA

Professeur au Collège de France

*vous prie de lui faire l'honneur d'assister
le vendredi 23 janvier 1976, à 17 h 30,
dans la Salle 8 du Collège de France,
à la leçon inaugurale de sa chaire :*

**NEUROPSYCHOLOGIE
DU DÉVELOPPEMENT**

11 St. Marcellin Perthelot 50

St. Germain → Austerlitz

PP
Marcellin
College
de France

Vallois del Carmel

Marcellin
Mutualité

LE MONDE AUJOURD'HUI

SOCIÉTÉ

AU COLLÈGE DE FRANCE

La leçon inaugurale du professeur Ajuriaguerra

LES relations entre la neurophysiologie et la psychologie sont souvent orageuses : de quel droit réduire l'homme et sa pensée, ses conduites, ses aspirations, à des processus chimiques ? disent les uns. Au nom de quoi isoler l'être humain pensant, éprouvant, aimant, de sa constitution physiologique et des millions de phénomènes qui s'y déroulent ? répliquent les autres. Entre les extrémistes des deux bords, des « modérés » veulent tracer, pour la science neuro-psychologique, un champ suffisamment large où se retrouvent, agissant et réagissant ensemble, les deux apparences de la personne. Le professeur Julian de Ajuriaguerra est de ceux-là.

Inaugurant, vendredi 23 janvier, ses leçons au Collège de France, ce psychiatre, né à Bilbao en 1911, de nationalité française et vivant en Suisse, où il enseigne à l'université de Genève et dirige l'hôpital psychiatrique de Bel-Air, ne veut ni « neurologiser » à l'excès la psychologie ni désincarner totalement l'être humain.

« Nous ne pouvons, dit-il, discuter des problèmes de la vie et du psychisme sans tenir compte des progrès de la biologie moléculaire. » Mais c'est pour préciser aussitôt que « pour le moment encore, le pouvoir de la psychopharmacologie est plus grand que son savoir ».

A ce stade du développement des sciences, la jonction de la biologie moléculaire et de la psychologie — prophétisée par Piéron dès 1908 — ne s'est pas encore produite. Le professeur de Ajuriaguerra ne les juge plus antagonistes. Auteur d'un « Manuel de psychiatrie de l'enfant », désormais classique, il avait choisi, vendredi, pour illustrer son propos, de montrer que le développement psychologique de l'enfant apparaît comme un processus de maturation où agissent et réagissent les « préformes d'organisation » liées à l'environnement, principalement la mère, dans une culture, et celles qui « se développent pour une part indépendamment de l'impact extérieur ».

Br. F.

L'enfant, de l'ébauche à l'être humain

PENDANT des siècles, le problème de l'homme est envisagé dans le cadre d'une conception cosmogonique. L'homme est un des éléments de la carte générale de la nature et cela conduit les philosophes à discuter de ses origines de façon abstraite : homme mythifié, homme chosifié, et non pas homme, être existant selon sa propre nature. Dans l'ensemble, l'homme est décrit sur le plan synchronique : homme tout fait et non pas homme qui « se fait ». (...)

La place de l'enfant est mal définie. Si l'homme dans la société est décrit par rapport aux âges de la vie, l'enfant dans l'échelle des valeurs, suivant les époques, est tantôt ignoré, sinon nié ou rejeté, ou encore défini en fonction d'a priori philosophiques ou religieux. Il est accepté comme « étant », mais renié parce qu'on lui attribue une nature peccamineuse. On le juge porteur du péché originel et libérateur de mauvais instincts. (...)

Une opacité mystérieuse

C'est au dix-huitième siècle que Jean-Jacques Rousseau place l'enfant dans son cadre historique. La nature veut que les enfants soient enfants avant d'être hommes et évoluent et s'épanouissent dans l'ordre de la nature qui lui est propre et dont il faut respecter les rythmes, car chaque état de la vie a sa perfection convenable, sa sorte de maturité qui lui est propre. D'après Rousseau, « l'humanité a sa place dans l'ordre des choses ; l'enfant a la sienne dans l'ordre de la vie humaine ; il faut considérer l'homme dans l'homme et l'enfant dans l'enfant ». (...) Quoi qu'on pense de la validité de ses exposés, Rousseau, par une sorte de lucidité introspective déculpabilisante, ouvrit la voie à de véritables études sur la psychologie de l'enfant.

Si l'on veut dépasser les contradictions entre ce qui est biologique et ce qui est psychologique, ou entre le psychologique et le sociologique, il faut étudier l'homme dès le commencement, non seulement sur le plan de la phylogénèse, mais sur le plan de sa propre ontogénèse. Il faut s'efforcer d'appréhender la mutualité des choses, à la fois ce que lui offre la nature et ce que l'enfant et son entourage organisent dans situations successives de l'évolution maturative d'une part, relationnelle de l'autre, évolution qui s'effectue dans un temps et un milieu donné.

S'il est vrai, comme le dit Merleau-Ponty, que la science manipule les choses et renonce à les habiter, il est également vrai qu'il n'y a pas d'habité sans habitacle et qu'il est de notre devoir d'étudier les points de repère de l'habitable et de son organisation.

Les ténèbres de l'enfance ne sont ni simple obscurité silencieuse, comme le veulent certains, ni clarté illuminante comme le prétendent d'autres. Elles sont la confrontation de l'être avec le monde, la naissance d'une opacité constructive et mystérieuse, l'ouverture de l'organisme vers sa propre structure et vers le réel, réel qu'il transforme afin de faire de son expérience individuelle un général transmissible et communicable. Il n'y a pas de rétroaction constructive, ni d'intériorisation, sans vécu expérimenté qui trouve un équilibre dans la confrontation entre ce qui est imposé et ce qui est choisi. L'enfant est un être immature qui porte en lui sa construction. Sa maturation va se faire suivant certaines règles nécessaires et va lui apporter de nouvelles capacités de recevoir et

d'affiner l'information reçue. (...)

D. W. Winnicott, dans un commentaire, a écrit : « Un bébé n'existe pas », voulant ainsi dire, explique-t-il, que la description d'un bébé ne peut se faire hors de la relation. La notion de l'« autre » dans le développement de l'enfant est décrite sous différents vocables : « socius » par Baldwin et Janet, « alter » par Wallon. Ce que D. W. Winnicott a décrit minutieusement sous le nom de « holding » (que j'appelle « maintenance ») se réfère à un certain nombre d'attitudes et de comportements mère/enfant au cours des premiers échanges.

D'après mon expérience, si la mère « normalement dévouée à l'enfant » désinvestit l'entourage (comme on a pu le dire), elle peut aussi surinvestir l'enfant d'une manière plus ou moins adéquate. En fait, le problème est plus complexe, car il y a une première phase, celle du désarroi, du non-savoir-faire. La « maintenance » est tout un monde dans lequel l'espace et le temps de la mère doivent prendre forme par tâtonnements. Dans certaines sociétés citadines et particulièrement chez la primipare, il y a perplexité et recherche tendant vers l'accomplissement du rôle qui est le sien, ressenti par elle comme un désir, mais considéré par la société comme un devoir ; toutes choses qui rendent complexe l'élan vers l'enfant.

Le désir, le besoin et le devoir-faire, au lieu d'être complémentaires, peuvent être contradictoires. L'accomplissement des actions de la mère pour la maintenance de l'enfant peut être dans certains cas discontinu et perdre ainsi le liant de la spontanéité. Cette fragmentation temporo-spatiale désorganise les automatismes élémentaires. Or la mère peut surinvestir non seulement l'enfant en tant que tel, mais également sa façon de bien ou mal faire les choses.

Les tâtonnements d'une mère

Tant que les automatismes ne sont pas réorganisés, il existe un mode de relation dans lequel la mère ne répond pas tout à fait à ce dont l'enfant a besoin. Si la mère ne répond pas tout à fait à ce dont l'enfant a besoin. Si la mère se cherche, l'enfant, de son côté, cherche un certain type de donation qui apportera une réponse à ses besoins impérieux. Il y a un temps de flottement avant que s'établisse cette mutualité indispensable. La mère recherche dans les activités de l'enfant l'information et la confirmation du bien-fondé de son activité.

En outre, les parents sont porteurs de leurs propres contradictions et de celles qui leur sont imposées par un certain ordre moral qui a instauré le devoir d'aimer. C'est l'ordre de la culture, confirmant, déviant ou écrasant l'ordre de la nature. Dans l'amour maternel, la mère offre la nourriture, la chaleur de sa manipulation. Elle chantonne et caresse comme elle sent qu'elle doit le faire, ou fait et imite ce qu'on lui dit de faire. Elle offre un ensemble de gestes souvent ambigus ; bien qu'elle soit certaine de la nécessité de son activité, elle trouvera difficilement la manière de s'exprimer ; elle ne connaît pas clairement les demandes de son enfant, mais ressent ses besoins ; elle établit d'abord un dialogue au niveau protopathique.

Le processus du développement psychologique de l'enfant dépend de son fonctionnement et du comment la mère fonctionne au cours de cette longue marche dans laquelle la maturation neurolo-

gique de l'enfant se confronte avec le registre fantasmatique de la mère, qui a réalisé dans son passé, enfoui et lointain, la longue marche de sa propre formation. (...)

Un à la mère avant sa naissance par le cordon ombilical à travers lequel il satisfait ses besoins biologiques, entouré par l'enveloppe amniotique, il sera dès sa naissance nourri par la mère ou ses substituts et entouré de soins provenant de l'environnement.

Le processus de l'humanisation

La naissance va créer un nouveau type de relations : apports nourriciers par des voies différentes (voies aérienne et alimentaire), apports environnementaux de qualité différente. L'entourage va offrir ses coutumes sinon ses lois, transmises par la culture, qui peuvent cependant être opposées aux besoins biologiques intrinsèques de l'enfant. Il va se créer de nouveaux rythmes chronologiques (horaires d'alimentation, de sommeil, etc.), qui correspondent à de nouveaux compromis. L'adaptation de l'être à l'environnement n'est pas une cassure de la ligne de développement ; elle est la modification indispensable de la nécessaire labilité qui rend possible le processus de l'humanisation. L'enfant porte en lui-même la possibilité de sa propre transformation pourvu que les impacts extérieurs arrivent à l'heure maturative où il peut les assimiler et les transformer.

Suivant les moments de son évolution, il émettra des appels différents et recevra des réponses en fonction de la culture, et il se fera lui-même général et particulier. Le moule biologique et celui de la culture ne s'additionnent pas ; par leur mutualité, ils font de l'homme un être avec des caractéristiques propres à l'espèce humaine dans le cadre de l'échelle animale, et des caractéristiques propres à chaque individu, qui en font son originalité. (...)

Je ne crois pas que « tout organisme est une mélodie qui se chante elle-même » (P.T. von Ukkull). C'est une mélodie de développements morphologiques, dont la réalité prend forme à partir de sa réalisation fonctionnelle. L'individu intervient lui-même dans la problématique de sa vie, informe, forme et transforme l'environnement dans lequel il prend sa source, et dont il éprouve la résistance. La dynamique, fruit de la nature, ne peut être comprise que par rapport à l'être qui est et à l'être qui se fait. « Ce que tu hérites de tes pères, acquiers-le pour le faire tien », a écrit Goethe dans *Faust*.

La confrontation entre « un homme tout fait », ayant plus ou moins bien utilisé son potentiel, et l'enfant « en train de se faire », utilisant sa mécanique, est le mode d'envisager la réalité de l'ontogénèse. Il est impossible de connaître la psychologie de l'enfant en méconnaissant celle de l'adulte qui participe à sa formation. L'enfant créé est actif dans son développement. Il porte en lui son futur, offert par la nature, mais, malgré ses limitations, il est créateur du présent successif. C'est à partir d'une ébauche que l'enfant devient un « être humain » ; c'est à partir de la mécanique des monologues que l'homme devient dialogant, c'est-à-dire présence avec et dans l'autre. C'est dans ce dialogue, et grâce à une certaine fixité du code génétique, qu'à partir d'une prospective générale il créera, avec l'aide de l'environnement, son propre projet.

IDEES

HISTOIRES

liberté) de l'amende-
ait bien cette com-
aussi une réflexion
été, les lois constitu-
ture, la pensée scien-
année 1875 qui était
re 1975, mais loin de
communiant dans le
gnant — l'année des
regards tout entiers
de prochain.

neuve». D'autant que la chose est rien
moins qu'usée.

Mais l'amour, qui n'est pas tout à fait
le vieux nom de la sexualité, est un
peu plus que l'érotisme, lequel n'est pas
la pornographie. Celle-ci est vigoureusement
dénoncée dans l'article suivant du
même numéro (5) : « *Fruit vénéneux,
expression achevée de la rapacité et du
cynisme.* » Mais où commence-t-elle ?
Et où finit la liberté ?

Car, avant le bonheur — dans la *Nou-
velle Critique* comme dans la réalité
humaine — il y a la liberté. Qui, appa-
remment, n'est pas un bloc, puisqu'on
la divise en libertés. Elles sont à l'hon-
neur dans ce cahier. « *Que le parti
communiste français produise un projet
de Déclaration des libertés, paraissait
une gageure.* » Cette déclaration est qua-
lifiée ailleurs d'« *objet insolite* », — sous
ce titre : *l'In vraisemblable vérité*. Le
lecteur est à la fois ému et perplexe.
Humour ? Ou autocritique ?

Simple association d'idées : des souve-
nirs de Graham Greene, *Prague 1948*.
Il y était. Comme Fabrice à Waterloo.
Il peint son petit coin de tableau d'his-
toire, dans le second numéro « français »
de *Continent* (6). Cette revue est volon-
tiers considérée comme l'organe de l'op-
position russe de droite (droite socia-
liste, bien entendu), mais il y a un peu
plus que des nuances entre Sakharov et
Soljenitsyne. Ainsi pour David Anine, qui
est libre d'y penser tout haut, pour que
« *tout ce qui s'est passé en Russie a été
et reste le fait principal de notre siè-
cle* » ; il ne voit certes pas dans la révo-
lution d'Octobre une entreprise du Mal.
Mais il se demande comment et pour-
quoi elle est tout de même devenue la
proie du Malin. Pourquoi Staline ? Et
que serait-il advenu si Lénine l'avait
écarté comme il aurait dû le faire ? Et
si la couronne était échuë à Boukharine,
« *qui savait tout et que tout le monde
aimait* », et non à ce « *personnage
falot* » ? Méfions-nous des personnages
falots. Type Himmler. Et Hitler lui-

- (1) Librairie Champlon, 7, quai Malaquais.
- (2) N° 3, 231, boulevard Saint-Germain.
- (3) *Le Génie militaire de Vercingétorix et le mythe Alise-Alésia*, Editions Volacan, Clermont-Ferrand.
- (4) N° 91, Editions Ouvrières, 12, avenue Sœur-Rosalie, 75621, Cedex 13.
- (5) N° 90, janvier, 2, place du Colonel-Fabien.
- (6) Gallimard.
- (7) 8, rue Théophraste-Renaudot, 75015.

ution originale à ce
d'hui — d'une façon
gue — l'histoire cul-
l'apporter Madeleine
numéro spécial du
): « *Culture et mili-
e* ». La définition de
ne va pas sans un
s l'opposition de ses
ix sens du mot : « *De
au Front populaire* ».
près tout, bien qu'en-
ent, celle où s'élabo-
ec un enthousiasme,
e simplicité dont la
s'est un peu perdue ;
maît la communauté
gerons — désignation
n groupe de très jeu-
si voyaient dans l'Art
juscule) un « *puis-
ncipation humaine* »
nte histoire est évo-
Forgerons demeuré

du Front populaire,
par une excellente
communistes et la
ar culturel, le sexe
tout cas, l'attitude
çais apparaît négati-
en moins, et
iellement à travers
e, avec un humour

ÈVES

certains d'en saisir d'autres qu'elle
ne décrit pas. Il est impossible de
donner tort aux théoriciens, qui
n'ont jamais varié (sinon de quel-
ques détails) depuis cent ans dans
leurs exposés du système longûes-
brèves. Mais il est bien difficile
de ne pas donner raison au par-
lant-français moyen, qui « sent »
le système autrement. Comment
concilier cela ?

En notant d'abord que, des trois
éléments constitutifs des systèmes
phonétiques européens — l'ac-
cent, le timbre, la durée, —
aucun n'est vraiment stable dans
l'état actuel du français. L'accent,
final en principe, se déplace assez
facilement pour donner à un mot
une valeur expressive à l'intérieur
d'un groupe ou d'une exclama-
tion : *C'est formidable ! Quel
match dis/puté ! Ce Untel, quel
crétin ! Le chômage, ce fléau...*
Le report de l'accent sur la syl-
labe initiale, qu'on entend souvent
(en particulier à la radio et à la
télévision) paraît s'accompagner
d'un allongement, lui aussi « ex-
pressif ».

Les timbres ont tendance, eux,
à s'aplatir. Le système vocalique
du français est en principe très
riche : quinze ou seize voyelles,
nasales comprises. Peut-être trop
riche : il se maintient mal dans sa
diversité.

Quant à la longueur, elle se
maintient également mal quand
elle n'est pas purement méca-
nique. Nous avons eu autrefois,
pour chaque timbre de voyelle
grale (a, é, è, i, o, u, ou) un
phonème bref et un phonème long.
« Cette opposition est en voie
d'élimination », note M. André
Martinet (*Dictionnaire de la pro-
nociation française dans son
usage réel*).

En fait, mais c'est toute une au-
re histoire, la dernière forteresse
des longues et des brèves, ce
sont les slogans criés (« psalmo-
diés » serait plus juste), dans la
rue. C'est au reste le seul cas où
on puisse vraiment parler d'une
« métrique » française, et de
« pieds » au sens ancien. Un sujet
passionnant, c'est noté.

JACQUES CELLARD.

Croquis

LE PARA-PUB

MON ami Marcel, qui bri-
cole un peu l'électroni-
que pour son plaisir,
après ses heures de bureau, mon
ami Marcel vient de faire une in-
vention splendide. Enfin, si c'est
vrai, c'est « génial ». Il a trouvé,
dit-il, un dispositif qui coupe au-
tomatiquement le son, à la radio,
dès qu'arrive la publicité. Vous
vous rendez compte !

Je lui ai demandé : « Mais, Mar-
cel, comment as-tu fait ? D'après
quoi il la détecte, la publicité, ton
système ? »

— D'après quoi ? Il me répond
avec son air éternel de ce mo-
quer du monde. D'après le chan-
gement d'intonation. J'ai isolé la
configuration acoustique timbre-
fréquence que produit l'alliance
spécifique de la stupidité et de
l'irréalisme dans le débit de ce
qui passe par le haut-parleur. In-
faillible. Le gars style far-west-
superman-espion venu du froid qui
te martèle son laïus sur les ra-
soirs : couic ? La nénette en
pâmoison qui va se trouver mal
de jouissance en te susurrant sa
déclaration sur le rouge à lèvres :
tac, coupée. A la première syl-
labe.

— Merveilleux, je lui dis. C'est
l'une des grandes découvertes du
siècle, ça. Des années que je l'at-
tends. Tu ne peux pas savoir la
gymnastique que je dois m'im-
poser le matin pour écouter les
informations en faisant ma toi-
lette. Je mets du dentifrice par-
tout en me précipitant dans le
couloir pour tourner le bouton
juste entre la fin des catastrophes
et les laïnes du « phoque guille-
ret », je redonne le jus au jugé
en enduisant l'appareil de savon,
mais on a déjà eu le temps d'en-
lever deux ambassadeurs. J'ai de
la mousse plein les oreilles quand
on passe directement de la con-
férence Nord-Est-Sud-Ouest aux
machines à laver, et la salle de
bains ressemble à un marigot
pendant la grande saison des
pluies parce que je pense brus-
quement à remettre le son au mo-
ment où le dégoûline de partout,
mais, pas de chance, je viens de
manquer les dernières confiden-
ces de Leonid à Ivan. Ce n'est
pas une vie. Tu me la sauves, Mar-

même... D'ailleurs, au terme de son ana-
lyse, apercevant « *quelque parenté avec
le boukharinisme* » dans l'effort actuel
pour « *ouvrir une brèche dans le tota-
litarisme* », Anine ne dissimule pas que
seul le Boukharine légendaire passe pour
un partisan des libertés et que le Bou-
kharine historique était, lui, tout à
l'opposé.

Mais quoi ! Avec trop de libertés (au
pluriel), pas de littérature clandestine,
ce qui est bien dommage, car c'est sou-
vent la meilleure : tout y est en jeu, et
d'abord la liberté physique et la vie.
Dans *Continent* encore Gojko Boric fait
réflexion sur le « *samizdat* », qui, selon
lui, serait spécifiquement russe.

A propos, et pour finir : une bonne
histoire. Elle emplit un très exceptionnel
numéro de *la Bouteille à la mer* (7) que
Marc Beigbeder, navigateur obstiné,
lance depuis maintes années, et cette
fois sous l'étiquette, précisément, de
« *samizdat* ». C'est la *Lettre aux enfles*,
de Lambert, avec les dessins d'Otto.
Pamphlet, satire, farce lyrique, concen-
tré philosophique, et d'une liberté, d'une
abondance rabelaisiennes. Après tout,
Pantagruel, sous son chiffre, est un
samizdat géant. Oui, qui ne voit que le
samizdat n'est pas du tout une spécia-
lité russe ? Il peut être même allemand.
Et il n'est pas pour nous seulement une
métaphore plaisante et inquiétante ni
une fable truculente. Sa réalité a laissé
des traces encore vives, prêtes au besoin
à revivre. C'est quand la parole libre
est interdite sous peine de mort, ou pire,
que retentissent tous les silences de
la mer.

SOMMAIRES

— Dans la *Nouvelle Revue des deux
mondes* (janvier), J.-P. Soisson trait-
tait, alors en qualité de secrétaire
d'Etat aux universités, de « la réconci-
liation de l'Eglise et de l'Etat » sous
l'aspect des rapports entre universités
et instituts catholiques.

— Dans la *Revue de l'histoire des
religions* (P.U.F.), Guy Monnot mon-
tre que l'Islam s'intéressa à l'histoire
des religions et que l'étude de celles-ci
y fut souvent comprise comme moyen
de compréhension réciproque.

— *L'Arche* (19, rue de Téhéran)
consacre une part importante de son
numéro de janvier à « Lénine et le sio-
nisme ».

— Le dernier cahier de *Lumière et
Vie* (2, place Gailleton, 69002 Lyon)
est une petite histoire critique du
« *renouveau charismatique* ».

— Dans *Diogène* (n° 92, Gallimard),
G. Poméranz ouvre d'intéressantes
perspectives sur l'histoire littéraire de
l'Orient.

cel. Et quand penses-tu pouvoir
la commercialiser ton affaire ?

— Attends, attends encore un
peu, elle n'est pas tout à fait au
point.

— Non ? Il y a des fois où ça
catouille ?

— Ce n'est pas ça, mais je
suis en train de perfectionner le
truc pour l'appliquer à la télé.
C'est un peu plus coton dans les
circuits parce que je voudrais
donner aux gens la possibilité de
passer leurs diapositives de va-
cances à ce moment-là, avec un
petit commentaire à eux... »

« Dis donc, Marcel, tu ne pour-
rais pas trouver aussi des lunettes
à lire les magazines, hein, un peu
dans ce genre-là ? »

— Des lunettes ? Ah, mon
vieux, ce n'est pas mon rayon.
C'est de l'optique, ça... Et toi, au
fait, tu ne connais pas quel-
qu'un qui serait dans la publi-
cité ? Pour faire de la réclame à
mon système, quand il sera dispo-
nible. A la radio, par exemple... »

JEAN GUICHARD-MEILI.

Correspondance

Un litre d'eau salée et quinze allumettes : 386 francs

M. J. Caraux, étudiant en méde-
cine, nous écrit :

Ma femme entre ce matin
dans une pharmacie de Montpel-
lier et demande « du sérum phy-
siologique pour mettre dans le
nez » de notre petite fille. La
pharmacienne aimable lui remet
alors une jolie boîte : « Voilà ce
qu'il vous faut, c'est 5,80 F... »

Que contient la jolie boîte, si
joliment présentée ? Une am-
poule de 15 millilitres d'eau
salée et quelques « cotons tiges »,
non annoncés sur la boîte, sans
doute pour justifier le prix... A
5,80 F les 15 millilitres, le litre
d'eau salée (9 grammes de sel
NaCl) revient à 386,66 F, compte
non tenu de quelques allumettes...

L'industrie pharmaceutique
peut-elle ici invoquer des frais
de recherches et de mise au point
du « produit » ?